

Sylvette Denèfle
Université de Nantes

Être sans-religion ou le choix des valeurs de la modernité

On connaît bien la théorie de la sécularisation dont on est en grande partie redevable aux positivistes et à laquelle Max Weber a donné sa forme conceptuelle la plus fréquemment utilisée de nos jours en postulant un processus de rationalisation continu qui fait glisser, par un désenchantement progressif, des sociétés où la religion est diffuse et générale aux sociétés occidentales qui distinguent le sacré du séculier.

Cette théorie a été reformulée et longuement discutée dans les années 60-70, dans le monde anglo-saxon notamment, car elle a été utilisée pour essayer de rendre compte des évolutions religieuses.

Cette théorie postule en effet une distanciation de plus en plus totale entre le monde religieux et le siècle et elle montre les étapes de cette distanciation dans l'histoire de l'Occident. Ainsi, l'apparition des grands monothéismes qui constituent des formes religieuses institutionnelles est-elle vue comme une des étapes décisives qui clive définitivement les univers d'ici-bas et de l'au-delà et engage le processus de désacralisation du monde. Une autre étape essentielle est l'avènement de la raison connaissante au XVIème siècle qui engendrera toutes les sciences, d'abord celles de la matière, puis celles de l'homme et séparera définitivement les vérités de raison de celles de la foi. Une troisième étape est évidemment l'émergence d'un humanisme rationaliste au XVIIIème siècle qui constituera les êtres humains en sujet de leur propre histoire, libres et égaux en droit.

Pour la théorie de la sécularisation, ce processus de progression de la pensée rationnelle se développe de façon continue et permet de rendre compte d'un déclin constant des religions dans le monde occidental.

Le XIXème siècle illustre par les pensées socialistes, marxistes, positivistes une forme dure de la théorie. La seconde moitié du XXème siècle, pour rendre compte des sociographies religieuses qui, en France notamment mais aussi dans toute

l'Europe, exposent l'affaiblissement du christianisme sous sa forme de religion instituée, rediscute la théorie lorsqu'apparaissent dans l'actualité des regains de formes religieuses sensibles à travers le développement des phénomènes sectaires ou des mouvements charismatiques par exemple. On pose alors la question de savoir si le processus de sécularisation se développe de telle sorte que les religions déclinent puis disparaissent ou si ce processus de distanciation du sacré et du profane ne renvoie pas seulement la religion à une implication personnelle du sujet.

Dans un cas, le processus de sécularisation réduirait tout l'irrationnel du religieux pour laisser les êtres humains face au seul développement de la science ; dans l'autre, seules les institutions religieuses seraient déstabilisées mais demeurerait une religiosité humaine irréductible toujours susceptible de se recomposer.

Ces développements de la théorie de la sécularisation sont amenés dans le champ intellectuel pour rendre compte de la situation et des évolutions de notre société en matière religieuse. Or lorsqu'on considère les recherches de sociologie empirique qui sont menées pour décrire notre présent, on trouve, dans le champ religieux, un grand nombre d'enquêtes sur les pratiques, les croyances, les évolutions des grandes religions, notamment du catholicisme en France¹, et quelques travaux sur les religions marginales.

Par ailleurs, dans tous les autres champs de la sociologie, on peut lire des états descriptifs de pratiques sociales, politiques, familiales, éducatives, etc. qui semblent coupées, définitivement mises à distance de quelques implications religieuses que ce soit. Cela entraîne l'idée que les valeurs de notre société ne s'inscrivent plus dans le modèle chrétien qui a constitué la matrice de notre civilisation.

Ce constat sert alors à présenter la sécularisation comme un processus de déstructuration sociale qui détruit tout lien communautaire et laisse l'individu devant des potentialités quasi infinies de choix idéologiques. Bien des sociologues des religions, au moins depuis Luckmann -1967-, parlent alors d'éclatement des valeurs et de choix quasi anarchiques de personnes puisant à convenance dans n'importe quels systèmes religieux ou idéologiques.

Cette lecture est très souvent relayée par les médias, toujours prompts à souligner le désordre social.

Selon ce point de vue donc, le processus de sécularisation aboutirait à un déclin des dogmes religieux, à un désordre individualiste des choix axiologiques, sans pour autant atteindre la religiosité intrinsèque des êtres humains.

¹Voir G.Michelat, J.Potel, J.Sutter, J.Maître -1991-.

Cette lecture de notre présent idéologique, présentée comme conséquence du processus de sécularisation, pour séduisante qu'elle puisse être en ce qu'elle permet de rendre compte des fièvres intégristes et/ou des désordres moraux, souffre pourtant d'un défaut important : elle ne s'appuie sur aucune recherche empirique rigoureuse.

Les utilisations de travaux historiques et celles des sociographies religieuses laissent quasiment nu le champ potentiel des investigations sur les formes contemporaines de systèmes idéologiques issus de la sécularisation. Or, tout le monde s'entend pour voir dans la philosophie humaniste de la modernité le modèle le plus construit de l'aboutissement du processus de sécularisation. On se doit donc, à tout le moins, avant d'estimer la situation présente, d'essayer de prendre la mesure de l'éventuelle influence de cette façon de penser le monde.

En effet, il paraît difficile d'accepter sans plus d'examen l'idée que notre société flotterait dans un individualisme total sans autre référence axiologique que les réminiscences confuses et mêlées d'une éducation religieuse évanescence. Tout au contraire, on peut noter l'attachement majoritaire des Français, par exemple, aux valeurs de la démocratie, à celles des Droits de l'Homme, voire à celles de la science. Or, il s'agit là des valeurs du système de pensée que l'on a coutume d'appeler la modernité et que l'on rattache à la philosophie des Lumières notamment.

Si l'on veut donc sortir de l'expression journalistique pour rendre compte des évolutions dans les systèmes de représentation de notre société, il est nécessaire de mettre en oeuvre des recherches empiriques précises pour tenter de mesurer les éventuelles conséquences du processus de la sécularisation.

C'est dans cette optique que j'ai entrepris une recherche sur les conceptions philosophiques, métaphysiques, morales, religieuses, etc., sur les systèmes de représentation, d'une partie de la population dont on peut *a priori* supposer qu'elle est sensible aux phénomènes de la sécularisation : celle des personnes qui se déclarent sans-religion.

À l'heure actuelle, aucune recherche ne porte spécifiquement sur cette population dont on souligne essentiellement l'hétérogénéité. On ne la connaît tout au plus à travers les enquêtes que comme ensemble complémentaire à celui des personnes qui s'inscrivent dans un champ confessionnel précis.

Comme il est clair qu'on peut se déclarer sans-religion et se trouver dans des positions très diverses (athéisme, agnosticisme, anticléricalisme, etc.), on a fait l'économie d'étudier les choix idéologiques de ces personnes. Pourtant, cette population mieux qu'aucune autre peut permettre de voir si le rejet de l'implication

religieuse génère un éclatement des choix ou au contraire l'adoption d'un système d'idées qui ait quelque homogénéité.

Par ailleurs, les enquêtes sur les religions montrent que le nombre de personnes qui se déclarent sans-religion, dans tout le monde occidental, est en progression. Le cas français est, à cet égard, intéressant puisque à peine 10% de personnes se déclaraient sans-religion au milieu du siècle alors que le catholicisme semblait partie intégrante de l'identité nationale avec plus de 80% de français qui s'en revendiquaient. L'affaïssement important de la pratique, des croyances, des vocations dans les années 60-70 n'a que peu modifié les déclarations d'appartenance communautaire puisque au début des années 80, une faible évolution indiquait 15% de personnes se déclarant sans-religion pour toujours 80% de catholiques dans notre pays.

Or un tournant semble avoir été pris à la fin de la décennie 80 et dans la décennie 90 puisque les enquêtes les plus récentes montrent que c'est maintenant un quart des Français qui se disent sans-religion pour deux tiers de catholiques.

Ces données interrogent évidemment sur ces personnes de plus en plus nombreuses qui se déclarent sans-religion et ce, d'autant plus, que les jeunes sont très fortement inscrits dans ce choix.

J'ai donc mené une enquête par entretiens autour des conceptions métaphysiques et morales de personnes se déclarant sans-religion².

Il en ressort tout d'abord majoritairement et de façon nette l'expression d'une pensée organisée et relativement homogène qu'on peut rattacher sans difficulté à l'idéologie de la modernité.

Elle se marque par un athéisme ou un déïsme fort éloigné des représentations des grandes religions instituées, un humanisme reconnaissant en chaque être humain la liberté et une raison également partagée, le rejet de tout dogmatisme et l'implication dans une tolérance fortement marquée par les conceptions de la laïcité, la confiance dans la science et dans la nécessité de la démonstration pour entraîner l'adhésion de l'esprit et un ensemble de choix moraux, comme l'exigence de justice sociale, le respect de la famille, la fidélité, l'amitié, l'amour, le travail, etc.

Les personnes sans-religion croient en l'homme même si elles perçoivent ses imperfections et pensent que c'est dans les choses concrètes de la vie de tous les jours que se trouve la réalisation personnelle.

Ce sont les trois-quarts des personnes interrogées qui s'inscrivent dans ces façons de penser. Parmi elles, des personnes qui ont reçu une éducation religieuse dans leur

²Pour plus de détails voir S.Denèfle -1997-.

enfance mais qui ont choisi la rupture claire avec toute religion et des gens plus jeunes qui n'ont reçu aucune éducation religieuse parce que leurs parents avaient déjà fait cette rupture. Tous ont un niveau d'instruction élevé et développent leur pensée de façon très cohérente.

Ceux minoritaires qui n'appartiennent pas à ce groupe se caractérisent par une indécision voire des contradictions dans leurs choix idéologiques. Ils se disent rationalistes mais sont sensibles aux phénomènes paranormaux. Ils revendiquent leur rupture religieuse mais hésitent à rompre avec tous les sacrements religieux, etc. D'une façon générale, ils sont moins instruits que les précédents et appartiennent à des milieux sociaux plus modestes qui sont catholiques non-pratiquants.

Cette première enquête a permis une exploration assez fine des points de vue des personnes sans-religion sur la vie sociale, les grands problèmes de société, les questions existentielles de la métaphysique comme la Création, la Mort etc., les valeurs morales dont on ne peut livrer le détail ici. Elle devrait permettre d'approcher plus précisément les façons de penser de notre temps. Mais elle donne en tout cas très clairement l'impression que s'il y a éclatement des choix idéologiques dans notre société, il ne se trouve pas parmi ceux qui s'inscrivent en quelque sorte à l'aboutissement du processus de sécularisation. Les personnes qui sont explicitement en dehors de toute religion sont très majoritairement sensibles aux choix de la modernité et on peut dire qu'un système idéologique explicite règle leurs comportements.

Par contre, les enquêtes sur les croyances religieuses des Français nous montrent que le nombre de non-pratiquants est très élevé dans toutes les grandes religions instituées et que parmi eux se trouvent des gens qui s'enlisent dans des croyances complexes et peu orthodoxes. Il semblerait donc que le désordre idéologique puisse se présenter comme un moment où l'implication religieuse faiblit. Il se peut qu'un glissement se fasse à l'intérieur du champ religieux vers de moins en moins d'orthodoxie et les dernières enquêtes publiées laissent même penser que ce mouvement alimente l'augmentation du nombre des gens qui se déclarent sans-religion. Mais ce qui est manifeste, c'est qu'une fois la rupture accomplie le processus de sécularisation porte les valeurs de la modernité d'une façon nette.

Si donc on reprend la théorie de la sécularisation au vu des données d'enquête, on peut considérer que le modèle qu'elle propose pour rendre compte des évolutions religieuses est plutôt intéressant. D'une part les champs sociaux, comme le politique, l'économique, la connaissance, etc. qui ont commencé à se distancier très

explicitement du religieux, au moins au moment de la Renaissance pour amener à l'évidence et au sens propre une sécularisation de ces secteurs, ne sont pas revenus vers une interprétation religieuse mais ont, au contraire, élargi leur coupure.

Ainsi la Révolution française désacralise le politique, la révolution industrielle en établissant le libéralisme économique s'élargit du religieux et le développement de la science institue une légitimité cognitive sans lien avec aucune transcendance.

La distanciation se poursuit et s'accroît entre les champs sociaux et le religieux. Mais de plus cet élargissement est porté par le mouvement de rationalisation car le basculement idéologique de la modernité est porteur de références rationalistes explicites qui ont entre autre d'ailleurs favorisé le développement des sciences.

À la fin du XX^{ème} siècle, non seulement ces mouvements perdurent mais une philosophie humaniste athée se présente comme une idéologie qui s'oppose aux religions et l'on peut constater qu'elle devient la référence axiologique et métaphysique d'une partie de la population qui se retire de toute implication religieuse. Il semble donc que le processus de distanciation, en s'appliquant au champ des systèmes de représentation et en faisant place à plus de rationalisme, génère une progression de la sécularisation.

Ainsi, on se trouverait en présence d'une réorganisation des références idéologiques de notre société. Cette avancée de la modernité apparaît nettement dans les choix des personnes qui sont clairement coupées de toute religion, elle est moins évidente lorsque cette rupture religieuse est moins marquée, même si elle demeure. Sa progression suit de façon assez nette également l'affaiblissement des systèmes d'éducation religieuse aussi bien familiaux qu'institutionnels et elle est maximale lorsque l'éducation est faite dans les valeurs de la modernité.

Cette progression peut permettre d'expliquer le décollage important du nombre des personnes sans-religion dans la dernière décennie de notre siècle. En effet, puisque l'on sait que l'abandon des références religieuses a été important dans les années 60-70, on peut penser que les enfants des gens de cette génération sont entrés effectivement dans des références idéologiques totalement a-religieuses et qu'eux-mêmes diffuseront cette façon de penser le monde³.

Cela bien évidemment ne permet pas de dire que toute religion va disparaître. D'une part parce qu'une grande majorité des Français se dit catholique et demeure donc fidèle à un mode d'appréhension du monde marqué par les références chrétiennes, même si des déstabilisations dogmatiques importantes sont manifestes parmi ces fidèles. Et d'autre part, parce que de l'avancée d'une sécularisation de la pensée ne signifie nullement la disparition des conceptions religieuses du monde.

³ voir A.Percheron -1985-.

C'est pourquoi il me semble tout à fait inadéquat de poser la question des évolutions idéologiques en termes de déclin ou renouveau du religieux. On peut tout au plus montrer que des systèmes philosophiques a-religieux se développent dans l'ensemble social et qu'ils progressent mais aussi qu'ils coexistent avec des lectures religieuses qui tendent en tout état de cause à se recomposer comme elles l'ont d'ailleurs toujours fait dans le cours de l'Histoire⁴.

Quant à savoir si la modernité comme modèle idéologique est porteuse d'un seul individualisme désordonné ou si elle s'exprime dans une cohérence profitable au lien social, il me semble que la recherche de terrain montre qu'on ne peut la réduire à une liberté éclatée. Les valeurs de la modernité partagées par ceux qui se disent sans-religion sont si communément admises dans notre société qu'ils ne se pensent nullement en marge des modèles normatifs et si les médias mettent volontiers l'accent sur les désordres et les extravagances de nos contemporains, on ne doit pas oublier qu'ils véhiculent aussi des valeurs sociales qui font une large place au modèle idéologique de la modernité.

Bibliographie

Denèfle S. *Sociologie de la sécularisation Être sans-religion en France à la fin du XXème siècle*, Paris, 1997

Hervieu-Léger D. - Champion F. *Vers un nouveau christianisme ? Introduction à la sociologie du christianisme occidental*, Paris, 1986

Luckmann T. *The Invisible Religion : The Problem of Religion in Modern Society*, New York, 1967

Michelat G. - Potel J. - Sutter J. - Maître J. *Les Français sont-ils encore catholiques ?*, Paris, 1991

Percheron A. "Le domestique et le politique", *Revue Française de Science Politique*, vol.35, n°5, oct.1985, p.8-82

⁴ voir D.Hervieu-Léger - F.Champion -1986-.